

SEMIOTIQUE, PHILOGIE ET RHETORIQUE : POUR UNE MISE EN PERSPECTIVE DES DISCIPLINES DU SENS

Intervention au Congrès ABRALIN, João Pessoa, 5-6 mars 2009

Le texte de cette conférence reprend l'exposé présenté au séminaire intersémiotique de Paris (consacré cette année 2008-2009 à « Espace et signification) le 3 décembre 2008, sous le titre « De la topique à la figuration spatiale ». Mais, en articulant ses contenus sur la rencontre disciplinaire de la philologie, de la rhétorique et de la sémiotique qui trouve un beau cas d'école dans la réflexion sur la spatialité dans le langage, il en modifie de nombreux aspects.

La sémiotique entretient avec la linguistique des relations complexes, parfois méfiantes, parfois ombrageuses. Il ne m'appartient pas de faire la genèse de ces problèmes de famille, ni d'en exposer aujourd'hui les épreuves : elles sont pour une bonne part hors de saison. La vie des disciplines est comparable à celle des organismes vivants. Se sachant mortelles, elles luttent pour l'existence et tentent de se reproduire pour assurer leur pérennité. Combien enviable leur paraît le sort de la rhétorique qui, depuis deux millénaires et demi, avec des hauts et des bas, et même des menaces d'extinction, survit néanmoins un peu partout dans le monde, et même renaît, plus jeune que jamais, sous l'imperturbable férule de son père fondateur, Aristote ! Quant à la philologie, première des sciences humaines engendrée par les humanistes à la Renaissance, elle fait preuve elle aussi d'une robustesse enviable : n'a-t-elle pas récemment bénéficié, grâce aux travaux de la génétique textuelle qui dépassent le simple devoir d'établissement des textes, d'une véritable cure de rajeunissement ?

On ne peut en dire autant de la sémiotique, trop jeune pour qu'on puisse être assuré de sa longévité. Et pourtant, ses ambitions sont considérables. Greimas voyait en elle une méthodologie générale pour les sciences humaines. Ses exigences épistémologiques, son corps de propositions théoriques, l'édification d'une architecture de méthode rigoureuse, sa conception de l'unicité du sens à travers la diversité des langages, verbaux, visuels, gestuels et autres jusqu'à celui de la perception elle-même, la créativité de ses chercheurs qui sans relâche depuis quarante ans explorent des avancées et inventent des modèles – parfois obscurs dans leur patois – au croisement de la philosophie, de la linguistique, de la littérature et des sciences exactes, tout cela plaide pour une longévité prometteuse. Mais parmi ses nombreux voisinages, ce sont ceux de la philologie et de la rhétorique que je voudrais envisager aujourd'hui, comme un dialogue.

Avec la philologie, c'est une parenté d'origine : la « sémantique structurale » s'est déployée à partir d'une réflexion sur le lexème. Il lui est apparu que le mot, comme n'importe quel signe, n'était, dans la perspective du sens, qu'un point de rencontre et d'intersection de systèmes sous-jacents complexes (Fabbri, p.). Le mot, condensation de la doxa qui s'y fige, se laisse déplier en réseaux actantiels, en modalités, en valeurs, bref en discours. Et il présente, dès qu'on l'appréhende comme sémème, un réseau de fils sémantiques, tenus mais résistants, qui l'unissent à son contexte, lequel seul lui permet d'advenir comme signification réalisée. Ainsi le mot, que ce soit dans l'histoire qui l'a formé ou dans le texte qui l'actualise, est à la fois un concentré de discours et un produit de discours.

Avec la rhétorique, il y a un partage d'ambition : comme elle, la sémiotique a pour objet la globalité du texte, au delà des limites de la phrase ; comme elle, la sémiotique envisage la signification en acte et dans son efficience. Elle entend découvrir les raisons d'un sens partageable et d'une communication efficace. Comme elle, la sémiotique combine étroitement la problématique de l'action et celle de la passion. Mais à la différence de la rhétorique, la sémiotique postule le caractère premier de la narrativité comme dimension radicale, permanente et transculturelle de la configuration dynamique du sens (sa syntaxe), là où la rhétorique – et à sa suite la pragmatique et les analyses du discours – postulent le caractère premier de l'argumentation. Vieux débat, peut-être dépassé.

C'est précisément pour ne pas entrer dans des discussions trop générales, dont la profondeur m'échappe sans doute et que, de toutes façons, je ne saurais faire tenir dans le temps de cet exposé, que je voudrais envisager les relations entre les trois disciplines à travers un domaine particulier. Relations à parité entre les trois disciplines, rhétorique, philologie et sémiotique ? Pas exactement. Immergé en sémiotique depuis des années, c'est naturellement à travers son filtre que je voudrais envisager ses relations avec les deux autres. Et plus encore qu'à travers son filtre, à travers son ambition d'intégration, ce qui est naturellement risqué. Raison de plus pour envisager modestement un domaine où ces relations peuvent être pertinentes et avérées.

Ce domaine est celui de la spatialité. Le séminaire intersémiotique de Paris s'est donné pour thème de recherche cette année « Espace et signification ». Et avant d'envisager les problématiques propres aux sémiotiques de l'espace – celles de l'architecture, de la peinture, du jardin ou de l'environnement – il nous est apparu essentiel, en tant qu'organisateur de ce séminaire, d'interroger (à nouveaux frais, car nous ne sommes pas les premiers loin de là) le statut du concept de l'espace dans les langages. La sémiotique peut-elle apporter des éléments de réponse aux interrogations multiples et foisonnantes que porte avec elle la trop évidente et régissante invasion de la spatialité ? L'espace est partout, et hante le langage qu'il traverse de part en part, depuis la formation sémantique des expressions jusqu'aux structurations les plus complexes des poétiques figuratives.

Je proposerai deux exemples pour situer le problème, celui de la transformation du temps en espace, en espace gestuel en l'occurrence.

Dans leur analyse du dernier quatrain de « La Cigale et la fourmi », « Pour ferrer la cigale »¹ est son titre, Algirdas Julien Greimas et Teresa Keane explorent longuement « l'air de tristesse désabusée » qui se dégage du mot final de la fable « maintenant » (« Eh bien ! dansez maintenant. »²). Je n'entrerai évidemment pas dans le détail de cette très fine analyse qui fait ressortir la trame des locutions figées et des lieux communs sédimentés par l'usage dont la fable fait son matériau, c'est à dire des topoï avec lesquels le fabuliste accomplit son acte de création. L'enjeu du « maintenant » est là. Après les interprétations pathémique et figurative de la fable, l'analyse développe une dimension esthétique attachée à l'emploi de cet adverbe. S'opposent « Nuit et jour à tout venant / Je chantais » et « maintenant ». Les auteurs écrivent, je cite : « La plénitude du temps et la disponibilité communicative / « nuit et jour à tout venant » / se transforme en vacuité et solitude. Un projet de vie et son abolition » (p. 60). Fin de citation. Pourquoi « vacuité et solitude » ? D'inversions en transformations, on découvre à la fin de l'analyse un ultime changement du signifiant qui transforme le signifié. Voici en effet que cet instant ponctuel et implusif du « maintenant », sur le plan du contenu, se sépare en deux segments sur le plan de l'expression (« main tenant ») et libère un autre contenu, une autre interprétation, non plus temporelle mais spatiale, dans la gestualité de quête éperdue alors donnée à lire. Les auteurs concluent ainsi en effet leur étude : « Curieux mot d'ailleurs, si l'on y pense, que ce *maintenant*, où le présent, nul et éternel, se trouve figurativisé par quelque chose que tient, qu'attrape pour un bref instant, la main de l'homme » (p. 61). Le temps a rejoint l'espace qui semble ainsi le fonder dans l'esthésie.

Mon second exemple vient de Paul Valéry qui, penché sur l'analyse de la durée, écrit ceci dans ses *Cahiers* : « La durée est de la nature d'une résistance. L'homme qui soutient un poids à bras tendu, s'oppose à quelque chose. A quoi ? *Non directement à la chute du poids – mais à la douleur croissante*. Limite de division ou d'écart. (...) La durée est parce qu'elle ne peut pas durer. Toute durée est cycle. La sensation croît au delà de toute capacité de supporter. *Comme si le poids croissait*. »³ Fin de citation. Le seuil de résistance qui explique la temporalité durative s'exprime en termes de force, de poids, d'expansion, de division, de limites, d'écarts, autant de notions qui relèvent de l'expérimentation corporelle et spatiale. La perception du temps, en l'occurrence la définition de la durée, est rendue possible par l'expérience dans l'espace.

De tels transferts sont, me semble-t-il, de grande portée. Ils invitent à tenter une approche sémiotique de ce qui se joue dans cette sorte d'immanence invasive de la

¹ A. J. Greimas et Teresa Keane, « Pour ferrer la cigale », in P. Fröhlicher, G. Güntert, F. Thürlemann, *Espaces du texte. Recueil d'hommages pour Jacques Geninasca*, Neuchâtel, La Baconnière, 1990, pp. 57-61.

² *Nuit et jour, à tout venant / Je chantais, n'en vous déplaise. / Vous chantiez ? J'en suis fort aise. / Eh bien ! dansez maintenant.*

³ Paul Valéry, *Cahiers*, I, « Temps », Gallimard, Pléiade, p. 1311-1312.

spatialité. Voici donc l'objet placé. Le parcours que je propose se fera en trois étapes qui tiennent en trois couples de mots, correspondant à l'objet annoncé de cet exposé : localisme et philologie, topique et rhétorique, instance et sémiotique.

1. Localisme et philologie, tout d'abord

On peut envisager pour commencer l'hypothèse localiste dont on connaît la fortune depuis les Stoïciens jusqu'aux cognitivistes aujourd'hui. John Lyons définit ainsi le localisme : « Hypothèse selon laquelle les expressions spatiales sont plus fondamentales, grammaticalement et lexicalement, que diverses espèces d'expressions non spatiales. /Elles/ sont plus fondamentales au plan linguistique, pour les localistes, car elles servent de modèle structurel aux autres expressions. La raison en serait, comme l'ont avancé très plausiblement certains psychologues, que l'organisation spatiale est au fondement même de la connaissance humaine »⁴.

Cette affirmation selon laquelle le sémantisme spatial façonne et modèle l'univers signifiant, au delà de l'espace, forme une trame discontinue mais insistante dans les analyses du langage. « Tout notre langage est tissé d'espace » écrit G. Genette en commentant l'ouvrage de Georges Matoré, sur *L'espace humain* (La Colombe, 1962). L'affinité entre les catégories du langage et celle de l'étendue a été soulignée par Bergson : elles font écran à la saisie de la durée pure ; les catégories spatiales dressent une barrière devant la durée effectivement vécue (comme il le rappelle, entre autres, dans *L'évolution créatrice*). Presque toutes les prépositions ont exprimé des rapports spatiaux avant d'être transposées dans l'univers temporel, moral ou conceptuel. Les « niveaux d'analyse », les « plans », les « points de vue », les « perspectives », les « d'un côté et de l'autre », les « en amont et en aval », forment autant de catachrèses spatiales plus ou moins endormies, une sorte de charpente spatiale pour soutenir des discours qui n'ont rien à voir avec l'espace, comme les discours abstraits de nos disciplines. Il est *frappant* de constater qu'on oublie le coup porté quand on énonce cette expression... L'hypothèse localiste a été soutenue et radicalisée par plusieurs linguistes cognitivistes. Jackendorff, intégrant la faculté de la vision dans sa conception du sens et du langage humain, défend cependant une position plus modérée. Il montre que même si espace et mouvement ont une place centrale en sémantique, ils ne peuvent pas être utilisés seuls pour identifier la signification des verbes, ni être à la base de tout le vocabulaire d'une langue.

Il faut évoquer également les analyses de Lakoff et Johnson, dans *Metaphors we live by* (*Les métaphores dans la vie quotidienne*)⁵. Par delà le discours, le lien entre métaphore et vie pratique est pour eux essentiel : « la métaphore est partout présente dans la vie de tous les jours, non seulement dans le langage, mais dans la

⁴ J. Lyons, *Sémantique linguistique* (1977), Paris, Larousse, 1980, pp. 338-344.

⁵ (1980), Paris, Minuit, 1980.

pensée et l'action » (p. 13). L'espace est évidemment au premier plan, dans les métaphores dites « d'orientation » (le bonheur, la santé, la domination, la vertu, la rationalité sont « en haut », et leurs contraires sont « en bas » : « je suis au quatrième dessous »). Mais bien au delà de ce domaine c'est encore l'espace qui tapisse le langage ordinaire non spatial. C'est ainsi qu'un substrat spatial commande de manière quasi-générale les métaphores dites « ontologiques », par lesquelles le recours à une substance – spatialisée, délimitée, quantifiée, etc. – permet de former l'aperception d'un concept, d'une idée, d'une émotion sans bord, insaisissables autrement (« le poids des responsabilités », « être sous le coup de la colère »...). Du reste, parler de métaphore spatiale relève du pléonasma, tant le mot lui-même et sa méta-phorie nous transporte quelque part, et tant les dites métaphores sont généralement, par force d'usage, tirées du lexique de l'étendue ou de l'expérience spatiale. On devrait d'ailleurs, à propos de ces figures tramées dans le langage non spatial parler de catachrèses plutôt que de métaphores, puisqu'on ne dispose pas d'autre expression pour signifier ce qu'elles nous font entendre.

Même relativisée, l'hypothèse localiste pose donc une question fondamentale sur le statut de la spatialité dans l'ordre général de la signification. Si on peut ne pas assumer l'idée d'une modélisation totale du plan du contenu à partir de la lexicalisation de l'expérience spatiale, on doit interroger le phénomène de la transversalité de la spatialisation : elle opère depuis le niveau étymologique de la formation lexicale jusqu'à celui de l'usage stéréotypé des catachrèses calcifiées, et plus encore peut-être à celui des configurations qui façonnent les poétiques figuratives de l'espace dans tel ou tel texte. Y a-t-il entre ces différents niveaux solution de continuité ? Sont-ils à appréhender, au contraire, comme les variations d'une même phénoménalité ? On peut, pour tenter de répondre à ces interrogations et dépasser le plan philologique et étymologique, envisager le problème en convoquant la rhétorique et le concept central de l'*inventio*, la topique.

2. Topique et rhétorique, deuxième point

Il est en soi encore vertigineux de resserrer sur ce seul domaine la trop vaste question du statut de la spatialité au cœur de la formation des langues, à travers les expressions que structure l'usage et leurs modes de figurativisation de la spatialité. Mais il suffit de s'entendre parler pour être sensible à l'invasion : je viens d'employer les mots « vertigineux », « resserrer », « domaine », « vaste question », « statut », « au cœur de », « formation », « à travers », « expression », « structure », « mode », « figurativisation »... autant de mots qui relèvent d'une perception spatiale. C'est tout dire !

Je voudrais donc m'arrêter un instant sur la question de la topique, la théorie des lieux, et réexaminer en quelques mots l'étrange histoire du lien qui, dans la culture rhétorique, littéraire et philosophique, s'est formé entre « topique et esthésie ». La topique, dans ses premiers emplois, est un terme technique et abstrait. C'est l'instrument qui fonde les conditions du partage raisonné des arguments dans l'échange interlocutif. Les topiques sont isolables et délimitées, elles ont été isolées et définies. Aristote en dénombre une trentaine. On en connaît les inventaires dans les dictionnaires de rhétorique. Elles s'apprennent.

Il y a donc un paradoxe à vouloir organiser la rencontre de ces deux concepts – topique et esthésie – que tout semble opposer : topique renvoie à la pratique du discours dans une langue naturelle, esthésie renvoie à l'expérience sensible du monde naturel ; la topique relève de la dimension cognitive, l'esthésie relève de la dimension sensible, à la fois sensorielle et pathémique ; la topique implique l'altérité, comme instrument de réglage de l'antagonisme dans l'échange, permettant le partage du sens par la détermination des inférences pragmatiques, alors que l'esthésie implique au contraire l'ipséité, comme en amont de la scission entre le soi corporel et le monde (en amont du débrayage, condition du partage) ; la topique implique l'assomption de l'usage et la mise en place de ses simulacres stéréotypés ordonnateurs de sens, quand l'esthésie implique au contraire la mise en suspens de l'usage (cf. *l'épokhè*, la suspension phénoménologique), l'éradication de ses produits, la traversée de ses écrans modaux de croyances et de savoirs, pour enfin mettre, au cœur du sensible, le sens à nu (cf. les remarques de Merleau-Ponty sur le regard des peintres).

La mise en relation, paradoxale, de la topique et de l'esthésie implique, pour être justifiée, une lecture sémiotique de l'histoire de ce concept rhétorique. En effet, les migrations de la topique au cours de cette histoire peuvent être interprétées comme une tension progressive vers l'esthésie, au point qu'une phénoménologie du « lieu » vient s'installer au sein même de la topique et la supplanter. Je distinguerai, par commodité, trois grandes séquences dans ce récit : (1) la topique comme dispositif du raisonnement dans l'argumentation, (2) la figurativisation de la topique, (3) la phénoménologie croisée du sujet et du lieu.

2.1. La topique, dispositif du raisonnement dans l'argumentation (concept-clef de l'*inventio* rhétorique)

Chez Aristote, la topique est conçue comme point d'intersection de raisonnements par ailleurs présents comme des parcours disjoints. Le topos est le lieu où peut coïncider dialectiquement une pluralité de raisonnements en vue de se différencier, de se confronter et de se faire valoir. C'est ce qui rend possible le partage des raisons, ce qui fonde la possibilité de l'entente, ce qui commande les « bien entendu » des

enthymèmes et les font valoir comme preuves véridictoires. La topique détermine ce qu'on appelle aujourd'hui le plan de pertinence du discours. Ces conditions d'exercice de l'échange argumenté et efficace sont adossées aux quatre fameuses propriétés qui déterminent la validité de toute prédication : la définition (le quoi de la chose dont on parle), le propre (ce qui appartient à la chose même), le genre (ce qui peut être attribué à plusieurs choses et les intègre du même coup dans un ensemble) et l'accident (ce qui est contingent pour une chose donnée). Ces quatre prototopiques encadrent la trentaine de topoï ou lieux communs identifiés par Aristote et repris massivement depuis Quintilien, jusqu'aux actuelles « grilles de recherche d'idées » des ateliers de créativité : qui, quoi, où, comment, pourquoi... et les catégories binaires du type « contrariété / similitude », « cause / conséquence », ou « consécution / conséquence », « possible / impossible » (catégorie qui commande le genre délibératif), « réel / non réel » (qui commande le genre judiciaire), « plus / moins » (qui commande le genre épideictique), etc.⁶ Nous sommes dans la forme abstraite de la topique, espace mental de croisement et de convergence discursives, condition minimale du partage intersubjectif.

Mais nous nous trouvons déjà dans le champ des simulacres visuels, car le choix de telle ou telle topique implique la mise en place d'un « point de vue ». Le sémioticien mexicain Raúl Dorra écrit ainsi, dans son beau livre *La rhétorique comme art du regard* : « La rhétorique serait donc essentiellement liée au *point de vue* du sujet. Parler, c'est proposer à l'autre une *perspective* aussi bien du monde que du langage lui-même. Transformer l'autre au moyen de la parole veut dire l'amener à adopter la perspective que le sujet lui propose »⁷. Fin de citation. La rhétorique aurait pour but un « faire voir », elle serait un « art du regard » (p.). Et rejoignant par là les observations sur la dimension spatiale des concepts, Raúl Dorra justifie ceux de la rhétorique par une sémiotique du corps. Il écrit : « Ceci expliquerait que, depuis le choix du terme *figure* pour désigner ce qui *fait* ou qui *compose* le discours, jusqu'aux parties dans lesquelles, d'après la rhétorique classique, ce discours se divise, ils renvoient tous à la spatialité, au point de vue, au parcours, à la conformation d'un lieu, à l'image d'un corps. » (p.)

2.2. Deuxième séquence. La figurativisation de la topique

Ces dernières observations nous mettent sur le chemin de la figurativisation de la topique. Roland Barthes, dans sa grande synthèse sur « L'ancienne rhétorique », dit que les topoï se sont progressivement « réifiés » : de formes vides destinées à être « remplies » par le discours occurrence, voici que les lieux sont devenus des formes pleines. En reprenant les concepts de la sémantique structurale, on pourrait dire que

⁶ Je me réfère ici, entre autres, à Roland Barthes et à son texte sur « L'ancienne rhétorique ».

⁷ Raúl Dorra, *La retórica como arte de la mirada. Materiales sensibles del sentido I*. Université de Puebla-Plaza y Valdés, Mexique, 2002.

leur très faible densité sémique originelle (comme le possible et l'impossible, le réel et le non-réel, le plus et le moins...) s'est peu à peu nourrie et densifiée. La topique s'est figurativisée, le lieu est devenu un lieu. *Locus amoenus*, lieu aimable, jardin, paysage, portrait constituent désormais des passages obligés, des morceaux précontraints de discours, une stéréotypie du lieu dans la description. C'est alors que le lieu se rapproche du sujet et l'intègre : lieu de la domestication de l'espace, lieu de l'habiter, et pour finir lieu de l'identification réciproque de l'espace et du sujet.

L'évolution de la fameuse *ekphrasis*, reine des lieux figuratifs, est ainsi appréhendée, de la figuration à l'investissement sensible, par Janice Koelb, dans un ouvrage récent, publié en 2006, *Poétique de la description. Lieux imaginés dans la littérature européenne*⁸. L'*ekphrasis*, loin d'être réduite, comme elle l'a été ultérieurement, à la description verbale d'une image visuelle (le fameux bouclier d'Achille), est définie dès l'Antiquité comme, je cite, « un discours qui nous fait faire le tour (*periégèmatikos*) de ce qu'il montre (*to dèloumenon*) en le portant sous les yeux avec évidence (*enargôs*) » (Aelius Théon, *Progymnasmata*, les exercices de rhétorique). Proche de l'hypotypose, ce topos porterait en germe la dimension passionnelle du « discours vif et animé », saisissant de vérité sensible. Mais le lien entre description de lieu et investissement passionnel ne se serait précisé et codifié, selon Janice Koelb, que plus tard, chez des écrivains romantiques comme Wordsworth, dont l'une des innovations serait d'avoir opéré un déplacement : « de la description du lieu en tant que tel, écrit l'auteure, il passe à celle de la perception du lieu par l'homme qui l'observe ou l'habite. » Avec lui les lieux suscitent une réaction émotionnelle et sont « eux-mêmes des emblèmes des humains qui s'y meuvent. » C'est ainsi que l'*ekphrasis* d'abord vouée à la représentation de lieux va souligner « (...) l'interdépendance entre lieu et personnage » et « devenir une figuration du sujet qui perçoit le lieu et qui en est en même temps affecté. »⁹ Rien de très original, si ce n'est que l'*ekphrasis* est devenu un topos intégré dans le champ rhétorique (morceau descriptif détachable en somme) qui n'a plus qu'un lointain rapport avec la définition originelle des *topoi* de l'argumentation efficace. Cette implantation atteste le déplacement bien connu de la rhétorique persuasive, fondée d'abord sur l'*inventio* et la *dispositio*, vers la rhétorique figurative de l'*elocutio*. Mais, plus important pour nous dans une perspective sémiotique, on constate que ce lieu est actantialisé, il entre dans un schème narratif et passionnel.

Les conséquences de cette extension du lieu dans la poétique romanesque sont considérables. Elles nous conduisent au problème de la description dans le roman, et particulièrement dans le roman dit réaliste. La montée en puissance de la description

⁸ *Poetics of Description. Imagined Places in European Literature*, New York & Basingstoke : Palgrave MacMillan, 2006.

⁹ Christof Schöch « L'*ekphrasis* comme description de lieux : de l'antiquité aux romantiques anglais », sur l'ouvrage de Janice Hewlett Koelb, *Poetics of Description. Imagined Places in European Literature*, New York & Basingstoke : Palgrave MacMillan, 2006, 232 pages, in *Fabula. La recherche en Littérature*. Déc. 2007 (revue en ligne).

au détriment du récit, sorte d'hyper-topique, serait un des traits marquants de l'histoire moderne du roman. C'est du moins la thèse de Lukàcs (dans ses *Ecrits de Moscou*) : parlant du « nouveau réalisme » et de la « dissolution de la forme romanesque » (pp. 123-133), Lukàcs considère l'expansion descriptive comme le symptôme du « flot sans cesse montant de la prose capitaliste de la vie » (128). De cette dissolution de la forme romanesque, les grands responsables seraient Flaubert et Zola. Et le centre de sa critique repose sur la relation tendue et conflictuelle entre description et action. Je cite : « la description des choses et des états refoule dans le roman les actions des hommes. » (128). Fin de citation. La description est à l'origine du déclin de la culture du récit dans le roman moderne, et donc de la mémoire qui constitue et institue le temps de l'histoire. Pour illustrer cette thèse, Lukàcs oppose deux événements identiques, une course hippique, l'une dans *Anna Karénine*, de Tolstoï, l'autre dans *Nana*, de Zola. Chez Tolstoï, tous les éléments figuratifs sont étroitement associés aux actions des personnages, la course est chargée du sens de l'action et concourt, explique-t-il, au destin de ces personnages. La figuration est d'emblée narrativisée. Chez Zola, au contraire, la description se sépare de l'action, elle devient autonome et vaut pour elle-même, les acteurs ne sont plus concernés par le tableau ainsi dressé, ils en sont spectateurs, à l'arrêt. C'est alors qu'un lien nouveau, d'une autre nature, s'établit à un autre niveau, d'ordre symbolique : l'objet ne vaut que par le symbole qu'il est susceptible de constituer ou d'engendrer ; des analogies vont se former, une homonymie va s'établir entre le cheval vainqueur et l'héroïne du roman. Il se passe la même chose dans la description de la gare Saint-Lazare au début de *La bête humaine* : les deux locomotives, l'une à la fumée blanche, l'autre à la fumée noire, l'une nerveuse et impatiente, l'autre paisible et taciturne, vont « figurer » par anticipation, comme métaphores et symboles ancrés dans le langage de l'espace, les deux héroïnes rivales de l'histoire.

Confirmant les observations de Lukàcs, on peut considérer que *Le ventre de Paris* du même Emile Zola présente de ce point de vue une situation extrême : l'action est littéralement absorbée, mangée par la description. C'est la description invasive. Le roman semble tout entier descriptif. Les séquences narratives elles-mêmes sont le plus souvent à l'imparfait, comme noyées dans le flux itératif de ces objets qui peuplent les lieux et viennent, dans leur énorme accumulation, chaque jour envahir les Halles de Paris – les choux, les salades, les fromages, les poissons, la charcutaille. J'ai ouvert le livre au hasard, comme pour vérifier la règle sur n'importe quel extrait. Il se trouve p. 643-644 dans l'édition La Pléiade. On y voit un des acteurs, Quenu, le jeune frère de Florent, le héros, tout entier livré à la fascination descriptive : « Et bientôt Quenu ne quitta plus la rôtisserie. » Je lis un bref passage :

Les larges cuivres de la cheminée luisaient, les volailles fumaient, la graisse chantait dans la lèchefrite, les broches finissaient par causer entre elles, par adresser des mots aimables à Quenu, qui, une longue cuiller à la main, arrosait dévotement les ventres dorés des oies rondes et des grandes dindes. Il restait des heures, tout rouge des clartés dansantes de la flambée, un peu abêti, riant

vaguement aux grosses bêtes qui cuisaient ; et il ne se réveillait que lorsqu'on débrouchait. Les volailles tombaient dans les plats ; les broches sortaient des ventres, toutes fumantes ; les ventres se vidaient, laissant couler le jus par les trous du derrière et de la gorge, emplissant la boutique d'une odeur forte de rôti. Alors, l'enfant, debout, suivant des yeux l'opération, battait des mains, parlait aux volailles, leur disait qu'elles étaient bien bonnes (...).

Il faudrait naturellement prendre le temps d'une analyse détaillée. Mais disons seulement que l'identité du personnage s'est littéralement fondue dans l'identité du lieu, qu'il reçoit d'elle toutes ses déterminations, qu'il est décrit par le lieu et ce qui l'occupe, qu'il est le produit de ses perceptions. La micro-narrativité n'est faite que de programmes itératifs. Mais tout cet édifice descriptif révèle sa fonction symbolique quelques lignes plus loin. La description permet de construire l'opposition formelle entre les deux frères. Tous les traits de Florent, le maigre instituteur « au visage battu de sa misère de professeur crotté », l'opposent terme à terme à ceux de Quenu. Je lis à nouveau Zola :

Et parfois ils souriaient de se voir ainsi, l'un tout blanc, l'autre tout noir. La vaste pièce semblait moitié fâchée, moitié joyeuse, de ce deuil et de cette gaieté. Jamais ménage plus disparate ne s'entendit mieux. L'aîné avait beau maigrir, brûlé par les ardeurs de son père, le cadet avait beau engraisser, en digne fils de Normand ; ils s'aimaient dans leur mère commune, dans cette femme qui n'était que tendresse.¹⁰

La description révèle alors sa fonction. Elle rend possible l'établissement de catégories ordonnatrices, support topique et symbolique du dispositif romanesque dans son ensemble : ces catégories, ici blanc vs noir, fâché / joyeux, deuil / gaîté, maigrir / engraisser, etc. ont pour matrice l'espace décrit, la logique du lieu. Ainsi le lieu absorbe la narrativité et ses sujets. Il nous conduit à la troisième étape, la phénoménologie du lieu.

2.3. La phénoménologie du lieu

Le lieu, espace figuratif, est en prise directe avec l'aperception. Les topiques deviennent topiques du sensible. Elles se déploient dans les « rêveries de l'intimité matérielle » du philosophe Gaston Bachelard. L'espace y règne en maître dans une relation esthésique fusionnelle avec le sujet, donnant lieu à la topo-analyse ainsi définie par Bachelard : « La topo-analyse est l'étude psychologique systématique des sites de notre vie intime » (écrit-il dans *Poétique de l'espace*, p. 27). Et le topos vient, pour le courant critique auquel il donne naissance, se confondre avec le thème : c'est l'avènement de la critique thématique. Le thème ici, à la différence de sa définition

¹⁰ *Le ventre de Paris*, 1873, Zola, OC, La Pléiade, 1960, p. 643-644.

sémiotique (où le niveau thématique est défini comme abstraction généralisante du figuratif), le thème est caractérisé par des catégories infra-iconiques, sortes de figures génériques de la spatialité : le lisse et le rugueux, l'aérien et le caverneux, le miroitant et le dormant, etc., qui sont sources de la rêverie du sujet.

Mais plus radicalement encore, franchissant une étape supplémentaire dans ce parcours, les phénoménologues japonais de l'École de Kyoto ont renversé la relation entre l'espace et le sujet¹¹. Ils attribuent un rôle fondateur au « basho », le lieu, qui vient s'installer en lieu et place du sujet, se substituer à lui comme principe fondateur de l'identité. J'ai tenté, par ailleurs, de synthétiser la logique qui assure chez ces philosophes la conversion du sujet au lieu, et la définition de l'être à partir du lieu de l'être. Il n'est évidemment pas possible de reprendre ici le détail de ces analyses. Mais j'avais été particulièrement intéressé par le continuum que l'un des penseurs de cette école établissait entre les différentes modalités du lieu, traversant d'un seul tenant, mais à rebours, tous les étages de la topique, depuis l'expérience vive jusqu'aux structurations du langage. Ce parcours se déroule en quatre étapes.

Le *lieu comme base d'existence* tout d'abord, où des expressions telles que le « lieu-dit », le « génie du lieu », « l'esprit ou l'âme du lieu » attestent le transfert d'une compétence intentionnelle du sujet à l'espace lui-même, devenu actant-source. C'est, en somme, ce que j'appellerai « l'être du lieu ».

Deuxième étage, le *lieu du corporel* qui, loin de renvoyer au dualisme corps / esprit du sujet, établit le corps que l'on vit (et non le corps que l'on a) comme condition d'inscription spatiale. Il s'agit du corps-mouvement, fait de dilatation et d'expansion, d'orientation et de perspective. La visée d'espace fait corps avec le corps vivant. Le contre-exemple du corps mort l'atteste : le cadavre fait perdre son sens à l'espace, il le resserre, il a perdu toute irradiation d'espace. Après l'être du lieu, j'appelle ce lieu du corporel, le « lieu de l'être ».

Troisième étage, le *lieu comme espace symbolique*, et investi de valeurs. C'est le lieu bachelardien de la rêverie, articulé de l'intérieur par l'imagination et par la mémoire réunies et qui lui donnent sens. Ce lieu axiologisé et identificateur, lieu des sites de l'intime, celui du sujet personnel et historique, social et culturel, celui des « atmosphères », des « climats » et des « ambiances », pouvait être nommé, pour rester dans la même déclinaison syntaxique, le « lieu où être » (où il fait bon être).

Quatrième étage enfin, qui vient rejoindre brusquement nos préoccupations antérieures, le *lieu comme topos langagier*. C'est le topos de la rhétorique, celui qui prend place dans *l'inventio*, celui que l'on découvre pour développer ses arguments. De même qu'on retrouve quelque chose quand on connaît l'endroit où on l'a cachée,

¹¹ Voir, à ce sujet, A. Berque et Ph. Nys, eds., *Logique du lieu et œuvre humaine*, Bruxelles, Ousia, 1997, et particulièrement, pour les remarques qui suivent, le texte de Nakamura Yûjirô, « Logique du lieu et savoir théâtral », pp. 107-132.

de même, pour trouver des arguments, il faut connaître le lieu où ils sont enfouis, et les faire se lever. C'est la logique de l'enthymème. C'est « ce qui a lieu d'être ».

Etre du lieu, lieu de l'être, lieu où être, ce qui a lieu d'être, la longue migration sémiotique du lieu est accomplie, entre le topos concret de l'espace-paysage et celui, conceptuel, du discours. Pas de solution de continuité entre ces différentes acceptations, mais au contraire un continuum qui fonde l'identification du sujet, et où celui-ci se fond, se dissipe. On sait aussi à quelles dérives politiques une telle logique unilatérale de l'ancrage dans le lieu a pu donner naissance : de l'identité d'espace à l'identité de race il n'y a pas loin et le pas a été franchi. Les philosophes de l'Ecole de Kyoto ont soutenu le fascisme nippon et le nazisme. Cela n'empêche pourtant pas de constater que la topique se figurativisant, étendant son empire à la description et ses fonctions, puis se développant en une pensée phénoménologique du lieu, atteste au moins entre l'abstraction topologique initiale et la pratique signifiante finale, le caractère invasif de la spatialité.

Un tel parcours sémiotique du lieu, entre l'être du lieu et ce qui a lieu d'être dans le discours n'est-il qu'une étrange coalescence ? Y a-t-il « là-dessous », une cohérence qui ne demande qu'à s'explicitier ? L'hypothèse d'un continuum sémiotique de la topique à l'esthésie, dans un sens ou dans l'autre, me paraît constituer un titre de problème passionnant. Peut-on tenter de l'articuler ? C'est ce que l'on peut envisager, d'un point de vue strictement sémiotique cette fois, en sollicitant le concept d'instance.

3. Instance et sémiotique

Comment rendre compte de la plurivalence de la spatialité telle que nous la révèle l'extension localiste des figures spatiales et telle nous la raconte l'histoire culturelle de la topique ? Je propose de tenter une réponse sémiotique et de l'aborder à travers l'étude des relations entre espace et instances de discours. Cette hypothèse consiste plus précisément à dégager et à préciser les intersections entre les deux concepts.

Avant d'en venir à mon hypothèse, et afin de mieux la justifier, je voudrais rappeler les raisons qui justifient, selon moi, le regain d'intérêt de la sémiotique pour la rhétorique, et préciser ce qu'on entend par « rhétorique tensive » dans notre discipline. Je me permettrai tout d'abord de citer la justification que je formulais dans une précédente étude consacrée à l'approche sémiotique et tensive de la prosopopée : « Tel ou tel concept rhétorique recouvre un champ phénoménal dans la pratique du discours qui n'a pas été épuisé par la définition traditionnelle de ce concept, (champ phénoménal) qui s'est figé dans ses acceptations scolaires, et qui se

trouve en quelque sorte masqué par cela même qui le révèle. »¹² Formulation qui faisait écho à une remarque de Paul Valéry que j'ai été heureux de trouver plus tard, citée par Claude Zilberberg : « L'ancienne rhétorique regardait comme des ornements et des artifices ces figures et ces relations que (...) les progrès de l'analyse trouveront un jour comme effets de propriétés profondes, ou de ce qu'on pourrait nommer : *sensibilité formelle*. »¹³ C'est en vertu de ce constat que les sémioticiens ont proposé une approche des phénomènes rhétoriques fondés sur la tensivité. La référence la plus explicite à ce sujet se trouve dans le numéro de la revue *Langages*, 137, publié en 2000, sous le titre « Sémiotique du discours et tensions rhétoriques », et dirigé par Jean-François Bordron et Jacques Fontanille.

Le modèle que nous y proposons peut être présenté comme un micro-récit de l'énonciation – ou plutôt de la co-énonciation – caractéristique de la production et de l'interprétation des effets rhétoriques. Il comprend trois séquences.

1. Etat initial : le dédoublement de la signification. Le propre du rhétorique serait de faire coexister deux ou plusieurs grandeurs au sein d'un seul et même énoncé, et de les mettre en compétition. On peut observer ce phénomène depuis la classique opposition entre « sens propre / sens figuré » jusqu'à la non moins classique confrontation des arguments dans la polémique. Le rhétorique se fonde, se caractérise et se spécifie, non pas par la substitution, mais par le dédoublement conflictuel des significations.

2. Epreuve : les grandeurs en compétition disposent d'une « compétence » variable quant à la domination de la scène du sens. Cette sorte de compétence qui définit le statut respectif des grandeurs en question est analysé à travers leurs degrés de présence relative, sur la base du concept de « mode d'existence », reconnu et partagé dans le champ de la linguistique : les grandeurs en question sont virtualisées, actualisées, réalisées, ou potentialisées lorsque, réalisées en un certain point du parcours elles retournent vers la virtualisation et sont ainsi « mises en attente ». Dans la célèbre métaphore du « bateau ivre » de Rimbaud, la grandeur figurative du bateau est réalisée et celle du poète qu'elle figure est virtualisée. Que va-t-il advenir de l'une et de l'autre ?

3. Résolution (ou sanction) : l'énonciataire, sujet jugeur du conflit, doit trancher par son acte interprétatif. Sa décision sera alors modulée par des degrés d'assomption énonciative variable, plus ou moins faibles, plus ou moins intenses (cf. la force illocutoire des pragmaticiens). Le sujet du discours prend ainsi position sur le mode de présence des grandeurs en compétition et aboutit à une résolution du

¹² D. Bertrand, « L'extraction du sens. Instances énonciatives et figuration de l'indicible », *Versants. Revue suisse des littératures romanes*, 44-45, Genève, Slatkine, 2003, p. 317.

¹³ Cité par Cl. Zilberberg, en exergue de son article « Esquisse d'une grammaire du sublime chez Longin », in J.-F. Bordron, J. Fontanille, eds., « Sémiotique du discours et tensions rhétoriques », *Langages*, 137, Paris, Larousse, 2000, p. 102.

« conflit conceptuel » (pour reprendre l'expression de M. Prandi). Cette résolution associe les dimensions thymique et cognitive dans l'interprétation.

Ce qu'on appelle la tension rhétorique se trouve ainsi dans l'écart entre le degré de présence des grandeurs et le degré d'intensité de l'assomption énonciative. L'exemple de l'anti-phrase ironique illustre bien le phénomène : dans l'ironie, la présence de la grandeur sémantique virtualisée (donc faible) doit faire l'objet d'une assomption forte, et inversement la grandeur réalisée fait l'objet d'une assomption faible. « C'est intelligent, ce que vous dites là ! » On peut se méprendre si l'énonciateur n'y met pas le ton !

On le voit par cet exemple, la question de l'assomption fait intervenir une polyphonie implicite : l'ironie implique deux points de vue, pris en charge par deux instances énonciatives distinctes, elles-mêmes en compétition (c'est tout le plaisir de son ambiguïté : « J'écris, disait Flaubert, de manière à ce que le lecteur ne sache jamais si on se fout de lui ou non »). Et cela, me semble-t-il, peut être généralisé à l'ensemble des figures et des relations que la rhétorique a identifiées, qu'il s'agisse des tropes dans l'*elocutio*, ou du raisonnement par enthymème dans la *dispositio*. C'est ce qui m'amène à cette question des instances, à une nouvelle version de la sémiotique des instances.

Commençons par l'approche philologique du mot instance. Du latin « instantia », « imminence, proximité, présence », puis « application assidue », « allure pressante » et « véhémence », le terme a rejoint son acception actuelle d'« instance », en signifiant la « demande pressante ». Mais le participe présent « instans » qui l'a formé, à la fois « présent » et « pressant », vient de « insto, instare », « se tenir sur ou au-dessus », « serrer de près, serrer vivement », « presser l'accomplissement de quelque chose » et finalement « insister ». Bref, au départ, j'allais dire comme toujours, une perception dans l'espace, sous le signe de l'intensité. Le mot est marqué, en termes de modes d'existence, par les traits aspectuels de « proximité » spatiale et « d'imminence » temporelle, entre virtualisation et actualisation. Cette « sollicitation pressante » se spécialise dans l'acception juridique avec la valeur de « mise en attente », puis dans l'acception psychanalytique, comme « composante de la personnalité », puis dans l'acception linguistique, comme constituant de l'énonciation. Cette dernière acception est exploitée notamment par J.-Cl. Coquet avec ses « instances énonçantes » qui fondent ce qu'il appelle la « sémiotique des instances ». Or, l'acception énonciative rejoint le fond sémantique premier du terme, localiste : ce qui se tient là, à la fois absent et pressant ; ce qui réclame ses droits à advenir, ce qui cherche son lieu, ce qui cherche à avoir lieu. Cette instance constitutive de l'identité subjective en sémiotique est à la fois un concept spatial, un concept narratif et un concept passionnel : il implique la compétition, le conflit le sous-tend, l'inquiétude l'habite. Et c'est à ce titre qu'on peut, selon moi, étendre et prolonger la sémiotique des instances. L'instance en effet permet d'approcher avec

une assez grande précision ce qui se joue dans une approche tensive de l'énonciation.

Le sujet, concept massif, serait constitué d'une pluralité d'instances. Mais à la différence des propositions de la sémiotique des instances de Jean-Claude Coquet, où elles entrent dans un inventaire actantiel clos, porteuses d'un principe d'identification unique de chaque sujet à un instant donné, les instances me paraissent constituer au contraire un ensemble ouvert, une pluralité coexistente et en tension à l'intérieur de chaque acte d'énonciation. Le sujet de discours se présente comme un composé d'instances en compétition, instances perceptives, cognitives, passionnelles, actionnelles, chacune avec son histoire, sa promesse, son désir et ses craintes, ses modulations. Les unes, exposées et maîtrisant la scène apparente du sens ; les autres enfouies et attendant leur heure, surgissant inopinément par exemple à l'occasion d'un lapsus ; les unes affichées par la toute puissance d'un ego, les autres fondues dans les produits sédimentés de l'usage ; les unes exhibant la subjectivité d'un discours embrayé, les autres incrustées dans les objets qui dictent, comme dans la contemplation, leur loi au sens. Les instances sont, par exemple et entre autres, les agents de cette micro-dramaturgie du discours intérieur que l'œuvre de Nathalie Sarraute a si admirablement scénarisée.

Si on admet cette acception générale, le concept d'instance, dans les jeux de facettes de l'énonciation, me paraît particulièrement éclairant. Il implique à la fois l'espace et l'advenue. Le mode d'existence de l'instance est virtuel et elle cherche à s'actualiser. Position énonciative pressante et difficile à faire surgir, voici qu'elle se réalise et se manifeste avec éclat dans les figures, comme dans la métaphore créatrice, dans la prosopopée, dans la litote ou dans toute autre figure, faisant alors l'objet, lorsqu'elle surgit, d'une assomption particulièrement forte.

C'est ainsi, pour en revenir à notre interrogation sur la spatialité et sur les migrations de la topique, que ce qui rentre dans la composition de l'espace entre dans la composition du sujet. Henri Bergson écrit, à propos de la perception : « Les contours distincts que nous attribuons à un objet, et qui lui confèrent son individualité, ne sont que le dessin d'un certain genre d'*influence* que nous pourrions exercer en un certain point de l'espace : c'est le plan de nos actions éventuelles qui est renvoyé à nos yeux, comme par un miroir, quand nous apercevons les surfaces et les arêtes des choses. »¹⁴ Dans la perspective d'une sémiotique du monde naturel, la relation d'influence dont parle Bergson, associant perception et projet d'intervention, est exprimée en termes de programmes cognitifs, pragmatiques ou passionnels, homogénéisés par des relations actantielles et des interactions virtuelles, actualisées ou réalisées. Mais c'est ainsi également, en un sens inverse et réciproque, que ce qui entre dans la composition du sujet entre aussi dans la composition de l'espace. Paul Valéry écrit : « *Ce que je vois, ce que je pense* – se disputent ce que je suis. Ils

¹⁴ H. Bergson, *L'évolution créatrice* (1907), Paris, PUF, « Quadrige. Grands textes », 1941, p. 11.

l'ignorent, ils le conduisent ; ils le traitent comme une chose... Suis-je la chose d'une idée, et le jouet de la splendeur d'un jour ? »¹⁵

Quand on parle de langage spatial, et qu'on signifie ainsi que l'espace dirige et contrôle un ordre du discours – tout ce qu'on ne peut pas dire autrement qu'en termes d'espace –, alors cela présuppose que l'espace est lui-même une instance au sens où nous l'entendons, non une instance de parole, mais une instance d'usage, et même un garant d'usage, cet usage qui rend légitime, par exemple dans les « perspectives » et les « points de vue » du discours abstrait, un certain ordre de la rationalité. Cet ordre est précisément légitimé par les espaces qui la dessinent.

J'en arrive enfin à ma conclusion générale, en quelques mots. Le large parcours sur l'espace dans le langage que nous avons esquissé nous a fait rencontrer la philologie, la rhétorique et puis la sémiotique. Quel lien s'est tissé entre ces disciplines ? Quel éclairage la sémiotique apporte-t-elle aux deux premières ? Elle lit et analyse, avec ses loupes conceptuelles, ce qui se joue, s'actantialise, se narrativise, se passionne et se détermine à hauteur du discours dans les avatars d'un phénomène d'ordre d'abord lexical. En se dotant d'instruments d'analyse, au plus près de la réalité du sens en acte, c'est-à-dire en discours, elle permet de mieux comprendre la phénoménalité identifiée par les produits de la praxis énonciative, responsable du lexique, et par les produits de la rhétorique, à travers ses figures et ses agencements. Elle s'efforce de décrire ainsi, et de restituer le sens du sens.

¹⁵ P. Valéry, *Mélange, Notes, Œuvres, I*, Gallimard, Pléiade, p. 1730.